

Ce qui ne cesse de s'écrire dans le symptôme

Le soupçon que les relations entre homme et femme jouent un rôle déterminant dans les symptômes des êtres humains a conduit Lacan, nous dit-il, vers la médecine. Progressivement, il a été mené dans la direction des psychotiques, ceux qui n'avaient pas réussi dans ces relations, la psychose étant considérée comme une sorte de défaillance dans la réalisation de l'amour, amour qui vient suppléer au rapport sexuel, qui n'existe pas.

Néanmoins, il en a conclu plus tard que la vérité, c'est qu'entre l'homme et la femme ça ne marche pas. De ce fait, la castration est la clé de ce biais radical par lequel advient le symptôme, dont les points de suspension se présentent comme interrogeant le non-rapport.

Pourtant, la fidélité à l'enveloppement formel du symptôme est le vrai trait clinique qui a « singulièrement, mais nécessairement² » amené Lacan à Freud. En reprenant la métaphore freudienne de la formation de la perle à propos du symptôme, on peut penser cet enveloppement comme les couches de nacre dont le mollusque enveloppe le grain de sable, un corps étranger au milieu de sa coquille.

Chez Freud, ce grain de sable est associé à une douleur réelle ou à une réminiscence de douleur dans une région du corps ayant gardé, à un degré élevé, la signification d'une zone érogène. Ce point réel est le support matériel d'une série signifiante qui renvoie à des déterminations inconscientes, comme on peut voir dans l'aphonie et dans la toux de Dora.

En 1965, Lacan précise que la toux de Dora, originellement due à une infime mucosité réelle, est désignée par Freud comme un symptôme, car elle avait acquis une fonction signifiante de quelque chose qui surgit dans l'expérience analytique et qui n'aurait pas surgi autrement. Il s'agit d'un signifiant qui renvoie au père fortuné (*Vermögen*) de Dora, et qui voulait connoter l'opposé, sans ressources (*Unvermögen*), nous dit Freud, au sens où ce mot évoque aussi l'impuissance sexuelle. La toux, en tant que symptôme, a une fonction signifiante, avec un sens de substitut du couple Mme K et le père impuissant de Dora, suggérant une relation génito-buccale.

Le symptôme, dans sa fonction signifiante, représente le sujet pour un autre signifiant. Cela est évident dans les tentatives que fait l'Homme aux rats pour maigrir et n'être pas *dick* — gros, en allemand — car un nommé Dick, le cousin anglais dont il était jaloux, était en vacances auprès de sa bien-aimée.

¹ Psychanalyste, membre de l'École Letra Freudiana, à Rio de Janeiro, Brésil.

² J. Lacan, « De nos antécédents », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 66.

« Tout son effort pour maigrir, dit Lacan, c'est très précisément pour se signifier auprès du signifiant Dick et rien de plus³. »

Ainsi, par ces exemples de cas freudiens, Lacan articule ce que la psychanalyse découvre, à savoir la structure du symptôme qui ne surgit, nous l'avons vu, que dans l'expérience analytique, l'analyste étant celui qui reçoit et qui supporte le statut du symptôme.

Le sujet qui demande une analyse souffre d'un symptôme, tant et si bien qu'il a déjà interprété cette souffrance comme indiquant le fait que quelque chose ne marche pas dans le champ du réel et que cela se maintient. Lacan met l'accent sur la demande, l'analyse devant marquer un seuil, construit à partir d'une vraie demande, celle de se libérer du symptôme. On peut définir le symptôme comme quelque chose qui se présente à « un sujet qui sait que cela le concerne, mais qui ne sait pas ce que c'est⁴ », ce qui signale une division : ce que l'on sait concerne la jouissance qui, étant exclue, fonde le sujet, et c'est ce savoir manquant qui permet le travail analytique. Une division qui nous renvoie à la double face du symptôme : son caractère métaphorique et déchiffrable, lié à son enveloppe formelle, et sa fixité, découlant du réel de la jouissance qui ne cesse de s'y inscrire. C'est ce dernier versant qui amène Lacan à définir la pratique analytique, en 1969, comme le fait de dévoiler, de démasquer dans le symptôme, sa relation à la jouissance.

Le statut du savoir est donc impliqué dans le symptôme, si bien que l'analyste s'y introduit en tant que sujet supposé savoir, sur lequel reposent les phénomènes du transfert, dans la mesure où il est censé le lire, ce symptôme, comme un signifiant qui représente le sujet pour un autre signifiant.

Cela implique une mise en question du statut du psychanalyste, dans le sens d'être à la hauteur de la tâche, d'être celui qui sait, dans chaque cas, de quoi il s'agit. À la différence du savant ou du sophiste, qui se doivent d'avoir réponse à tout, ou du médecin, du psychiatre, pour qui le symptôme est un signe ayant une signification univoque, le psychanalyste est un clinicien qui se présente comme ne sachant pas plus que la moitié du symptôme, dans la mesure où le jeu signifiant se fait présent. Un jeu qui détermine le symptôme comme le résultat de l'entrée du signifiant dans le réel et qui ne se spécifie que dans l'expérience analytique.

Le psychanalyste doit faire face à une exigence radicalement distincte, qui se situe au niveau de l'incidence signifiante originaire, par laquelle le sujet surgit en même temps qu'il s'aliène, ce signifiant primaire devant se faire le « représentant diplomatique⁵ » du sujet pour un autre signifiant.

Le savoir de l'analyste n'est donc pas de l'ordre d'une connaissance basée sur des catégories ou sur des classifications, mais il implique qu'un sujet

³ J. Lacan, *Problèmes cruciaux de la psychanalyse*, leçon du 5 mai 1965, séminaire inédit.

⁴ *Ibidem.*

⁵ *Ibidem.*

soit amené, par l'opération analytique, à ce temps primordial qui s'articule d'un « je ne savais pas », je ne savais pas que ce signifiant articulé dans le processus analytique y était pour me représenter comme sujet pour un autre signifiant. C'est ce qui s'appelle la structure du symptôme, que la psychanalyse révèle et qui permet de définir le champ de l'analysable.

L'origine de la notion de symptôme, précise Lacan, il ne faut pas la chercher chez Hippocrate, autrement dit dans la médecine, mais chez Marx, dans sa découverte de la plus-value, qui a été forclosée dans le discours capitaliste, précipitant la conscience de classe.

Le sens du terme de symptôme comme valeur de vérité, comme retour matériel de la question de la vérité, signalant que quelque chose ne va pas bien dans le champ du réel, a été le pas essentiel qu'a fait la pensée marxiste. Par ailleurs, le saut de l'opération freudienne a été l'articulation du statut du symptôme comme étant celui du sujet.

Dans la dialectique marxiste, le symptôme se réfère à une vérité sociale moyenne, à l'expropriation du prolétaire qui, réalisant l'essence de l'homme, est vu comme le messie d'un avenir idéal. Pour la psychanalyse, le symptôme comme valeur de vérité concerne ce qu'il y a de plus particulier au sujet, la façon dont chacun jouit de son inconscient, dans la mesure où celui-ci le détermine, ce qui peut se traduire par une lettre.

Quoique de l'ordre du particulier, le symptôme a des types qui déterminent les deux grands axes de la névrose, l'hystérie et la névrose obsessionnelle, des façons distinctes d'interroger la frontière entre savoir et jouissance, qui se présentent comme différentes versions de la fonction du complexe de castration.

Le symptôme a donc toujours le sens de valeur de vérité, autrement dit il reçoit toujours la lettre V, indépendamment de son contenu, car de même que la vérité, il est construit à partir de la chaîne signifiante, vérité qui concerne la façon dont chacun souffre, pâtit, dans son rapport à la jouissance.

De ce fait, le psychanalyste est celui auquel on suppose un savoir pour traduire le symptôme en valeur de vérité. Celui qui en vient à occuper cette place le fait « de la façon, de l'effaçon plutôt, qu'il y impose au vrai », effaçon qui est donnée par un seul savoir : « la logique, pour qui le vrai et le faux ne sont que lettres à opérer d'une valeur⁶. »

Étant située dans la parole, la fonction de vérité ne peut s'isoler de la chaîne signifiante, ce qui fait qu'elle est relative et, en tant que telle, particulière à chaque sujet. Il faut donc, précise Lacan dans les « Conférences américaines », laisser la parole à l'analysant, la plupart du temps, car il est censé dire la vérité, vérité qu'il doit entendre pour se libérer du symptôme. Cela présuppose que le symptôme et l'intervention de l'analyste sont du même ordre, en tant que différentes façons d'un vrai dire. Dans ce sens, l'interprétation analytique doit

⁶ J. Lacan, « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 427.

être équivoque et non pas impérative, se situant entre énigme et citation, de façon à produire des vagues, car ce n'est que par l'équivoque que l'interprétation opère, c'est la seule arme dont on dispose contre le symptôme.

En rappelant que notre pratique s'attache à dévoiler dans le symptôme son rapport à la jouissance, on peut lire dans le *Savoir du psychanalyste* qu'« il n'y a pas une interprétation analytique qui ne soit pas pour donner, à quelque proposition qu'on rencontre, sa relation à la jouissance », et que « c'est la parole qui assure la dimension de vérité⁷ ».

Afin de pouvoir opérer ainsi, Lacan spécifie encore : « il faut avoir été formé comme analyste [...] c'est-à-dire avoir vu comment le symptôme, ça se complète⁸. » Autrement dit la formation de l'analyste implique qu'il ait été amené, dans sa propre analyse, à s'identifier au symptôme, à cette particularité « que c'est ce qui nous fait chacun un signe différent du rapport que nous avons, en tant que parlêtres, au réel⁹ », afin que, comme un clinicien qui ne sait qu'une moitié du symptôme, il puisse opérer la direction de la cure dans le sens où « ça se complète ».

Bibliographie

- S. Freud, « Fragment d'une analyse d'hystérie », *Œuvres complètes*, volume VI, PUF, Paris 2006, pp. 183-301.
- S. Freud, « Remarques sur un cas de névrose de contrainte », *Œuvres complètes*, volume IX, Paris, PUF, 1998, pp. 131-214.
- J. Lacan, *séminaire D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006.
- J. Lacan, *séminaire R.S.I.*, (inédit).
- J. Lacan, *séminaire Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005.
- C. Soler, *Variáveis do Fim da Análise*, Papirus, Biblioteca Freudiana Brasileira, 1993.

⁷ J. Lacan, *Le Savoir du Psychanalyste*, leçon du 2 décembre 1971, séminaire inédit.

⁸ J. Lacan, « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines », *Scilicet* 6/7, Paris, Seuil, 1976, p. 35.

⁹ J. Lacan, « Sur le plaisir et la règle fondamentale », *Lettres de l'École freudienne*, n° 24, 1977.